

néraire. Puisque nous voulons voir le pays Basque à ses deux bouts, demain matin nous partirons pour Pampelune, et de là nous irons à Bilbao. Affaire convenue.

Le lendemain matin, en effet, nous quittions San-Sebastian, pour nous rendre à Alsasua, et ensuite à Pamplona.

Alsasua est un grand et beau village, situé à un kilomètre de la gare du chemin de fer. Les rues sont larges et fort irrégulièrement bâties, ce qui ne nuit en rien, tant s'en faut, à leur aspect pittoresque. C'est une singulière dépravation du goût qui nous fait croire aujourd'hui que les rues d'une ville ne sont belles qu'autant qu'elles sont droites, et entrecoupées les unes les autres à angle de quarante-cinq degrés. Cet amour de la géométrie retire toute poésie à nos cités modernes. La jeunesse parisienne a perdu le type si romanesque de l'étudiant d'autrefois, depuis qu'on a détruit le quartier Latin. Les grandes artères qu'on a ouvertes dans Paris, sous prétexte d'assainissement, avaient bien plutôt pour but d'ouvrir des routes stratégiques pour maintenir le peuple sous le joug du sabre. Il est évident que des rues bien entretenues sont plus saines que

des rues malpropres. On n'ignore pas cependant, comme l'a très bien exposé le Dr Collin, dans son *Traité des fièvres intermittentes* (pag. 77 et suiv.), que les maladies miasmatiques sont plus fréquentes et plus dangereuses dans les localités où les habitations ne sont pas contiguës, et que les quartiers les plus salubres sont situés au centre des villes où la population est le plus dense. Quoi qu'il en soit, je ne vois pas la nécessité, si l'édilité exige des rues larges, qu'elles soient absolument tirées au cordeau, et que toutes les maisons se ressemblent. La rue de Rivoli, avec sa longue suite d'arcades, ne manque pas d'originalité grandiose ; elle me plaît surtout lorsqu'il fait mauvais temps, parce qu'elle me dispense de tenir un parapluie à la main. Il a fallu cependant renoncer à achever la rue sur le même plan, et on a eu le talent de détruire ce qu'il y avait d'assez bien réussi dans sa régularité, sans lui donner en dédommagement quelque chose de varié, d'agréable et d'artistique. On a commencé par une voie royale, on a terminé par une mauvaise contrefaçon des rues commerçantes de la Cité de Londres. Je préfère donc les rues informes et quelque peu boueuses d'Al-

sasua, à la splendeur bâtarde de la rue de Rivoli ; et comme, sur ce sujet, il s'agit de goût et de couleurs, je ne suis pas disposé à admettre la discussion.

D'ailleurs, Alsasua me semble un petit endroit fort gai, et je ne serais pas Français si je ne prisais la gaieté. A l'intersection des principales rues, on a improvisé de petites places, au milieu desquelles se trouve une fontaine qui n'a d'autre prétention que de donner de l'eau claire aux habitants. Les muchachos, les muchachas, les poules, les chèvres et d'innombrables petits cochons, y prennent joyeusement leurs ébats.

La population paraît prospère et contente de son sort : nous n'y avons rencontré qu'un seul mendiant, et Alsasua est en Espagne ! Hommes et femmes se livrent avec activité aux travaux de la campagne. Des attelages de deux bœufs, trainant un chariot supporté par deux roues pleines, construites d'une seule pièce de bois, parcourent lentement les avenues, sur le côté desquelles on aperçoit çà et là de vieux arbres au tronc énorme et à la base noueuse. Des montagnes, détachées de la chaîne des Pyrénées, forment l'encadrement de ce riant tableau.

Les femmes du village portent des jupes courtes qui laissent voir leurs jambes et leurs pieds nus : la chaussure n'y apparaît qu'à l'état de rare exception. Comme leurs enfants, elles paraissent affectionner les tissus roses foncés ou rouge clair.

Sur quelques habitations de paysans et même au-dessus de plusieurs granges, on remarque de vieilles armoiries sculptées dans la pierre noircie par le temps.

Nous avons rencontré à Alsasua plusieurs cafés et un magasin de « Nouveautés » des plus modestes. Cela n'empêche pas les coquettes Alsasuennes de s'arrêter un long temps pour contempler, par les petits carreaux de la devanture, les récents arrivages et les toilettes à la dernière mode. Ce qui paraît surtout leur causer une vive émotion, c'est une gigantesque crinoline venant de Paris, très-probablement par la petite vitesse.

Notre promenade terminée, nous retournons à la gare où nous déjeunons, sinon mieux, du moins plus facilement qu'à Alsasua. Puis nous remontons en wagon, et nous voilà à Pampe-lune.

A la « Fonda de Europa », nous ne pouvons obtenir qu'une chambre pour trois, et quelle chambre, bon Dieu ! Il n'y a plus à dire : nous sommes tout-à-fait en Espagne.

Quant on est mal logé à l'hôtel, on ne reste pas longtemps au logis. En un instant, nous voilà dehors. Nos pas nous conduisent sur les remparts ; mais bientôt nous nous trouvons entourés d'une myriade de veaux, de bœufs et de taureaux. Impossible de trouver à sortir de cette foule mugissante aux longues cornes ; de tous côtés le passage est barré, et nous n'avons pas encore eu l'occasion d'étudier la manière de faire des toreadores. Décidément on n'est pas toujours à son aise, sur le plancher des vaches. Sur un signal du bouvier, un gros chien à la toilette fort négligée et à la mine peu rassurante court vers nous en aboyant. Par bonheur, ce n'est pas aux chrétiens qu'il en veut : le troupeau se resserre, et nous permet de nous esquiver. On n'a pas besoin de nous le dire deux fois.

Rentrés dans le cœur de la ville, nous parcourons des rues dont l'aspect est assez original. Les maisons ont une toiture avancée qui déborde de plusieurs pieds sur la voie publique ;

la plupart des fenêtres donnent sur des balcons et sont garanties des rayons du soleil par de larges stores de toile blanche. Çà et là, on aperçoit des *miradores*, sortes de cages vitrées qui ressemblent à de petites serres d'appartement. Beaucoup d'habitations portent encore, sculptées dans la pierre, les armoiries du seigneur qui les a fait construire, ou auquel elles ont appartenu. Quelques Christs ou des Madones, noircis et poudreux, reposent dans des niches de plâtre, devant lesquelles sont suspendues de petites lampes ou des chandelles, pour les éclairer les jours de fêtes.

Pampelune ne doit plus être considérée comme une ville basque, malgré son ancien nom de « Iruña ». On sent cependant que les Espagnols y sont des étrangers, presque des intrus. De tous côtés, on aperçoit les types vascons les plus aisément reconnaissables ; et, s'il est vrai que dans toute la société on parle castillan, il n'est pas moins certain que chez le petit peuple, dans les tavernes et les cabarets, par exemple, on entend gazouiller l'euskarien.

Autant les villageois d'Alsasua nous ont paru heureux et contents, autant les villois de Pam-



Dessin et lithog. de Més.

PAMPELUNE  
Intérieur d'un Estaminet sur le Paseo de Valencia.

D'après un croquis de Rosny.

Imp. Lemercier & Co Paris





pelune nous ont semblé mornes et tristes. De tous côtés, on ne voyait que des gens occupés à bâiller. C'est une maladie contagieuse, comme l'on sait. Il me semble qu'aujourd'hui encore, je ne puis m'empêcher de bâiller en y songeant.

Décidés à ne pas demeurer longtemps dans cette résidence monotone, nous avons voulu bien profiter de nos instants. Notre Guide du voyageur en main, nous allons visiter l'une après l'autre les principales curiosités de la ville : la « Casa Municipal » ou Hôtel de Ville, « Nra Señora del Sagrario », cathédrale de Pampelune, le cloître de cette même église, renommé par sa charmante architecture, la « Salle précieuse ». Puis nous retournons à notre fonda, pour voir si le dîner sera tolérable. Courage, les amis ! nous ne sommes probablement pas à bout de nos peines, et il serait un peu trop tôt de faire déjà la petite bouche.

Pour arriver à digérer tant bien que mal notre modeste repas, nous nous décidons à faire une promenade nocturne dans la ville. Les rues sont obscures ; presque toutes les boutiques, sauf quelques rares cabarets, sont fermées, et bientôt nous nous trouvons perdus du côté des rem-

parts, au milieu d'une profonde obscurité. Après une heure de tours et de détours, nous finissons par regagner à tâtons notre chère fonda, où nous trouvons sur une table une énigme (*jeroglifico*) qui a vraiment l'air d'avoir été imaginée pour nous :

**NADA**

Aussi l'avons-nous de suite devinée : « Rien n'est clair dans la nuit obscure. »

Nous ne nous déshabillerons pas : il nous suffira de nous jeter un moment sur les lits de notre chambre commune. Le temps passera vite, car nous partons pour Bilbao, demain à quatre heures du matin.

## VI

### *Comment nous terminons notre pérégrination sur le territoire Euskarien.*

Pour gagner Bilbao, il faut revenir sur nos pas. C'est peu de notre goût. Mais qu'importe : nous sommes en chemin de fer, et comme nous avons passé la nuit blanche à Pampelune, pour peu que nous ayons la bonne chance de tomber dans un compartiment vide, nous ferons quelques heures d'excursions dans le pays des rêves. C'est un pays, en général, plus intéressant que ceux que traversent les vulgaires touristes. Pour ma part, la région que j'ai parcourue en dormant était tellement curieuse, que je ne me suis pas aperçu d'un arrêt assez long de notre train à Al-sasua.

La route que suivent les locomotives dans la direction de Bilbao, après avoir franchi la bifurcation de Miranda, est certainement une des plus pittoresques de l'Espagne. En gravissant les montagnes, sur la célèbre « Rampe de Orduña », on se trouve sans cesse en présence des panoramas les plus charmants et les plus variés. Cette rampe célèbre rappelle, à plus d'un égard, celle de Pistoia, qu'il faut gravir avant d'arriver à Florence.

A la nuit tombante, nous arrivons à la gare de Bilbao. Une foule de Basques, jeunes et vieux, se jettent à l'envi sur nos bagages, dont ils cherchent à s'emparer en faveur d'une Fonda quelconque pour laquelle ils sont commissionnés. Nous demandons, d'après les conseils de notre Guide, à descendre à « l'Hôtel d'Angleterre ». Un de nos Basques se déclare agent de cet hôtel ; les autres, faisant chorus, lui infligent un bruyant démenti et le bousculent avec fureur.

Nous sortons difficilement de la bagarre, où pleuvent les coups de pied et les coups de poing. La police vient enfin à notre secours, en administrant de la trique, à droite et à gauche, aux commissionnaires trop zélés, et arrive, non sans peine, à nous dégager de leurs étreintes. Un

agent nous indique enfin le véritable représentant de l'hôtel d'Angleterre. Deux ou trois gamins, pour lui avoir donné un démenti, reçoivent à leur tour quelques coups de bâton et s'enfuient pour revenir un moment après.

Le représentant reconnu de l'hôtel que nous avons choisi nous déclare qu'il n'est pas possible d'avoir de voiture, charge une partie de nos bagages sur son épaule, une autre partie sur le dos d'un confrère, et, nous laissant le reste en mains, nous prie de le suivre.

— L'hôtel d'Angleterre, nous dit-il, est seulement à *dos minutas*.

— Soit, pour deux minutes.

Nous le suivons donc. La police marche ensuite. Le cortège se termine par les Basques qui se sont rossés tout à l'heure et qui, se tenant à quatre pas en arrière, persistent, malgré la trique dont on ne leur fait pas grâce, à nous crier à tue-tête qu'on nous trompe, et que nous n'allons pas à l'hôtel d'Angleterre. Voyant la confiance que nous faisons mine d'accorder à notre agent, ils nous abandonnent peu à peu en trainards, et, à notre arrivée, leur foule a complètement disparu.